

FRÉDÉRIC MISTRAL
ET
LES FÉLIBRES

PAR
FIRMIN BOISSIN



VIENNE
E. J. SAVIGNÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1879



THE NATIONAL

LIBRARY

1875-1876

EXHIBITION

1876

à Monsieur le comte L. de Montravel,
Reconnaissant hommage.

Firmin Boissin

FRÉDÉRIC MISTRAL

ET

LES FÉLIBRES

Extrait de la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*

N° de Mai-Juin 1879.

Auguste Fuzas

FRÉDÉRIC MISTRAL

ET

LES FÉLIBRES

PAR

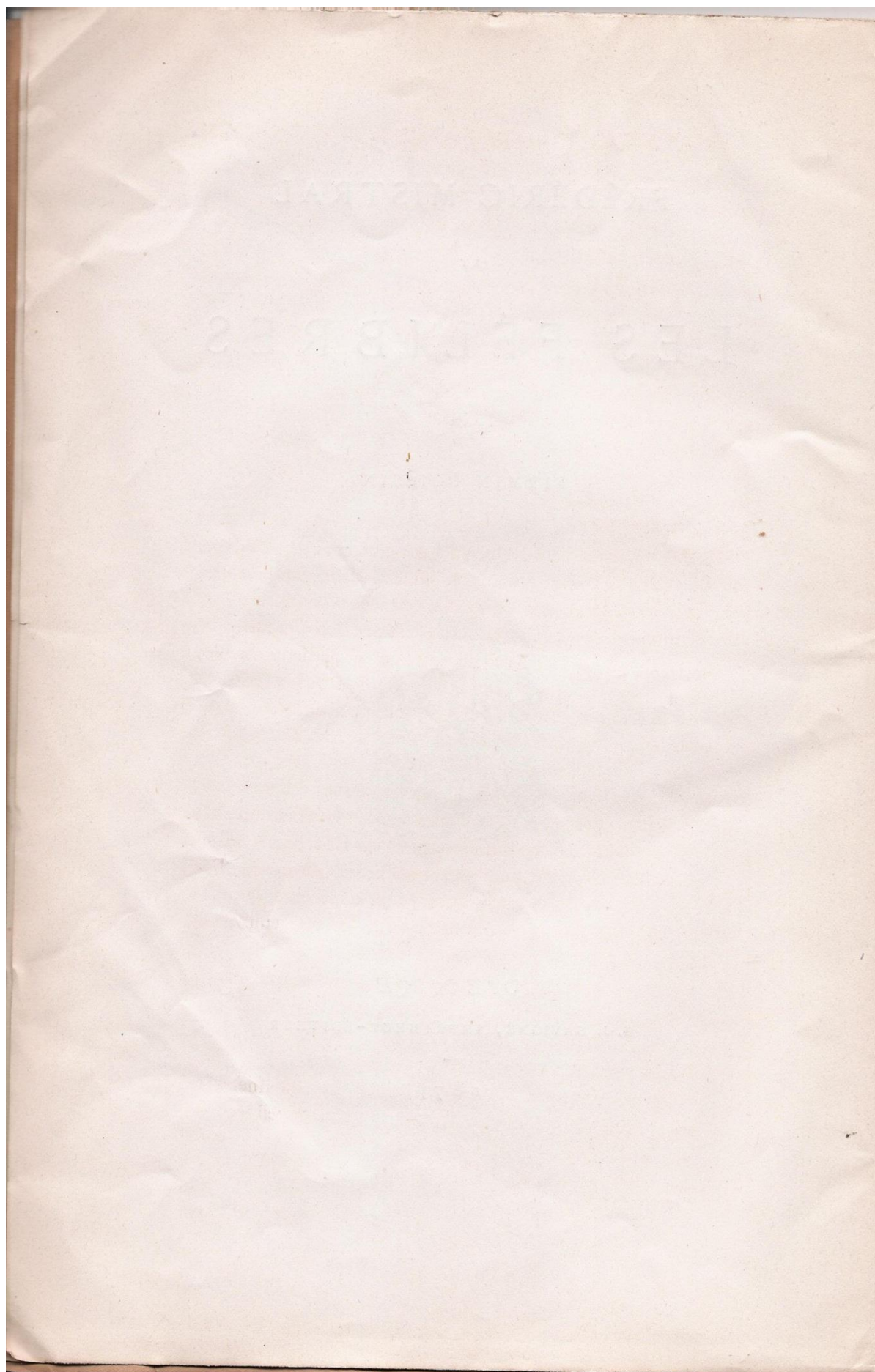
FIRMIN BOISSIN



V I E N N E

E.-J. SAVIGNÉ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—
1879





FRÉDÉRIC MISTRAL & LES FÉLIBRES

I



CONNAISSEZ-VOUS la Provence ?

Un prélat au franc-parler, l'évêque de Grasse et de Vence, Antoine Godeau, l'appelait « une gueuse parfumée. » Gueuse nous semble de trop. La Provence est une terre royale, bénie de Dieu, un pays de soleil, de parfums et de fleurs. Sa langue est imagée, ardente, joyeuse, superbe ; sa poésie, aux inspirations riantes et vigoureuses, entoure son front d'un diadème d'or et de perles ; sa beauté rustique a de saisissants contrastes, des rayonnements splendides.

Ici, le souffle créateur a déposé les germes d'une végétation robuste et puissante : c'est l'oasis et ses rafraîchissantes brises. Là, le démon du Midi dont parlent les Ecritures a laissé son empreinte : c'est le désert et ses solitudes pierreuses. Pas un hameau qui n'ait sa légende, pas une montagne qui n'ait sa ruine, et pas une ruine qui ne rappelle un souvenir d'amour ou de gloire.

Montez sur les Alpilles. La perspective est unique au monde. A l'horizon, le soleil baisse empourprant de ses paillettes d'or les flots tumultueux du Rhône, qui, mieux que l'Eridan de Virgile, mérite le nom de Roi des Fleuves.

Voici l'antique ville d'Arles, la cité gréco-romaine. Fièrre de ses splendeurs éteintes, elle montre avec orgueil ses majestueuses Arènes, ses Aliscamps que visita le Dante, ses jolies filles dont la beauté, rehaussée par l'originale coquetterie du

costume indigène , rappelle le type athénien dans sa pureté primordiale. Comme encadrement au tableau , vous avez : à droite, les îles de la Camargue , aux prairies verdoyantes, aux trembles gigantesques, forêts-vierges du vieux monde ; à gauche , la désolation, le silence , les champs nus et caillouteux de la Crau , hantés par des pâtres mystérieux et taciturnes ; tout au fond , l'étang de Berre , rade sans pareille rêvée par le vainqueur d'Austerlitz ; et puis , plus loin , là-bas , la mer calme et limpide , la Méditerranée baisant Marseille et ourlant d'un immense ruban bleu toutes les ruches humaines qui s'échelonnent sur son rivage.

Changez de point de vue , le tableau est aussi grandiose : au nord , dans la brume , apparaissent les rougeâtres volcans du Vivarais, les Alpes aux neiges éternelles , le mont Ventour, le Luberon , la grotte de Vaucluse , abîme sans fond d'où sourd la Sorgue, blanche d'écume ; dans la plaine, Cavaillon, jardin du Comtat, Barbentane, Château-Renard, Orgon, mirant au fond des eaux de la Durance , la noire silhouette de leurs tours féodales ; vers l'ouest, les vieux remparts de l'« Isle sonnante » , le pont Saint-Bénézet , aux arches écroulées , et ce palais des papes qui se dresse , masse imposante et lourde, sur le granit du rocher des Doms comme le sphinx colossal du moyen âge ; au midi , c'est le Var , terre de l'olivier et des lauriers-roses ; c'est la baie d'Hyères , séjour du printemps ; c'est la Sainte-Baume , où mourut pécheresse repentie, Marie de Magdala ; c'est Salon qui vit naître Nostradamus , le prophète des *Centuries* ; c'est Aix , enfin , nourrice de Mirabeau, ce puissant mâle dont la voix révolutionnaire (*os nova et falsa sonaturum*) soulevait les multitudes. Quel pays pourrait se dire mieux doué , plus riche des dons de la nature , plus aimé des dieux immortels ?

II

Eh bien ! toutes ces beautés , toutes ces merveilles, tous ces souvenirs, en Frédéric Mistral, ont trouvé leur Homère. Ceci est un grand nom , je le sais. Mais, sans emphase , on peut l'appliquer à l'auteur de *Mireille*, de *Calendal* et des *Isles*

d'or. Ne s'est-il pas lui-même qualifié de disciple du poète : *Umble escoulan dôu grand Oumèro* ? Humble écolier, ah ! que non pas. Un génie de la famille, à distance respectueuse, mais du même sang. Dans une langue primitive, en vers profonds et naïfs, libres et sublimes, sans fard et sans artifice, tous les deux ont chanté les pays de soleil, celui-ci la Grèce, celui-là la Provence, et si les créations de l'*Odyssée* sont incomparables, les paysages de Mistral ne pâlisent point à côté des magiques rhapsodies de son divin aïeul.

Qu'est-ce que *Mireille* ? C'est la Provence populaire, la vie familière du peuple en sa fleur et en son rayon le plus pur. Rien de plus touchant que les amours de Vincent le vannier avec la douce et belle héritière du mas des Micocoules ; rien de plus terrible que la jalousie bestiale d'Ourrias, le toucheur de bœufs ; rien de plus poétique, de plus exquis, de plus gracieux que la cueillette (*la culido*) des feuilles de mûrier pour les vers à soie et que le dépouillement des cocons (*la descoucounado*) par les magnanarelles ; rien de plus mélancoliquement passionnée que la chanson de la « tant aimée » Magali ; rien de plus dramatiquement décrit que la ferrade des taureaux indomptés de la Camargue ; rien de plus effrayant que le combat d'Ourrias et de Vincent dans le lugubre silence de la Crau déserte ; rien de mieux réussi comme fantastique et surnaturel que les incantations de la Sorcière des Baux, la vieille Tavèn, sorte d'Empuse aux allures shakespeariennes ; rien enfin de plus émouvant, de plus pathétique, de plus idéalement chaste que les dernières heures de Mireille, inconsolable de la mort de Vincent et mourant d'amour en invoquant les Saintes Maries, les Trois Maries de Judée qui emportent au ciel son âme résignée. Tout autour de l'idylle, Mistral a semé des types saisissants, pris sur le vif : Maître Ambroise, le vieux marin, qui a suivi dans les Indes le bailli de Suffren ; Alari, le pâtre de la transhumance ; Véran, le gardien de cavales ; Nore, la chanteuse (*la cantarello*) ; maître Ramon, le soldat laboureur, soldat des grandes guerres de Napoléon (*sòudard di grandi guerro*), à cette heure, ensemençant les sillons et magnifique comme un roi dans son royaume ! Puis, vient l'étrange défilé de toutes les superstitions et aussi de toutes les naïves croyances provençales : la danse des Trèves

raconte comme quoi, pour devenir riche et couronner d'or Estérelle, il a construit une madrague dans le havre de Pormieu, et, en une seule fois, a pêché douze cents thons. Mais la fée dédaigne l'or : elle remonte à Calendal les prouesses de la chevalerie. L'heureux pêcheur se sent transformé ; il régale Cassis d'une fête où pullulent les jeux, les prix, les danses provençales. Partout Calendal est vainqueur. Cela ne satisfait pas Estérelle. En quête de nouvelles aventures, le Cassidien se met dans la tête, pour faire parler de lui, d'abattre les mélèzes du Ventour. Et il les déjuche. De là, venu dans la Nesque, il étouffe les ruches du Rocher de Cire, et, pour trophée, apporte à Estérelle un petit rayon de miel. Mais, celle-ci lui reproche durement ces destructions. Repentant, Calendal va en pèlerinage au bois de la Sainte-Baume. Il y rencontre les Compagnons du Tour de France qui s'y étaient rendus pour se battre. Le pêcheur, pris pour arbitre entre Soubise et maître Jacques, harangue fraternellement les combattants, et les ouvriers, touchés aux larmes, s'embrassent sur le champ de bataille. Estérelle, pleine d'admiration pour Calendal, lui fait enfin sentir qu'elle l'aime. Mais il reste encore au Cassidien d'autres vertus à acquérir, d'autres exploits à accomplir. Marque-Mal (*Marco-Mau*) et sa bande ravagent les environs. Hercule doit dompter le monstre. C'est ce que fait Calendal. Il s'empare du bandit et le conduit enchaîné dans la ville d'Aix. Le libérateur est reçu comme un prince. Il préside à tous les jeux de la Fête-Dieu, — la Passade, le Guet, les Chevaux-Frus, la Pique et le Drapeau. Calendal termine son récit par une radieuse échappée d'amour pur. Fou de jalousie, le comte Sévéran invite le pêcheur à son castel. L'intention du bandit est de corrompre la fidélité de Calendal. Au château d'Aiglun, le comte Sévéran offre au Cassidien un festin sardanapalesque suivi de danses lascives. Indigné, Calendal renverse la table, brave les convives et défie à la mort le comte Sévéran. Mais un des flibustiers donne au Cassidien un coup de Jarnac et l'envoie pourrir dans un cachot. Pauvre Calendal !... Ne le pleurons pas encore. Il est délivré par une des compagnes d'Estérelle et arrive sur le mont Gibal au moment où le comte Sévéran allait s'emparer de la princesse des Baux. Une grande lutte s'engage, et le chef de bandits périt de male-

sur le pont de Trinquetaille ; la procession des noyés, la nuit de la Saint-Médard, sur les rives du Rhône ; les Lutins folichons, la Lavandière du Ventour, le Sabbat, la Garamaude, la Bambarouche, le Cauchemar (*la Chauchovieio*), la Sambuque, les Escarinchés aux ventres de Salamandre, les Dracs, le Chien de Cambal, l'Agneau noir, la Chèvre d'or, le pâtre Saint Gent, Sainte Marthe et la Tarasque, l'Ermite du Luberon, les miracles des Santounes, patronnes de la Provence ; — bref, tout ce qui est légende ou dévotion, effroi des âmes ou joie des cœurs, lieu de fêtes ou de pèlerinage ; tout ce qu'aime le peuple, Adam éternellement jeune ; tout ce que racontent les « aieules » dans les longues veillées d'hiver, et que redit la poésie de Mistral en strophes ensoleillées ! voilà *Mireille*.

Qu'est-ce que *Calendal* ? C'est la petite patrie, celle qui se rattache à la grande sans s'y confondre ; c'est la vieille Provence, historique, héroïque, féodale, avec ses fêtes urbaines, ses corporations ouvrières, ses chevaliers bardés de fer, ses troubadours, ses dames et ses demoiselles, nobles comme des reines, belles comme des fées. Le sujet de *Calendal* est celui-ci : l'amour d'un pauvre pêcheur de Cassis conquérant à force d'héroïsme la main d'une princesse, petite fille du mage Balthazar. Calendal, tout d'abord, croit aimer une jeune fille de son rang. Il a fait monts et merveilles pour lui plaire et réclame le prix mérité. La bien-aimée, tout en lui avouant son affection, s'en défend par la fatalité et par l'impossible. Calendal veut mourir ; la belle inconnue poussée à bout lui raconte son histoire : les petits-fils du mage Balthazar, la vie seigneuriale, la cour des Baux, le Gai-Savoir, la fin des Baussencs, son mariage au château d'Aiglun, les infamies de son époux, le comte Sévéran (un chef de bandits), sa fuite de la maison conjugale. Calendal, de plus en plus épris, recommence ses expéditions. Il parcourt la Provence à la recherche du comte Sévéran. L'ayant rencontré dans les gorges de l'Estéron avec des estafiers et des drôlesses, le jeune pêcheur de Cassis, pour humilier ce rival, se décide à lui révéler sa vie, ses travaux et ses espoirs. Il lui parle de son père, de leurs pêches abondantes, de ses camarades, du mont Gibal, de la fée Estérelle dont il est amoureux. Il lui

raconte comme quoi, pour devenir riche et couronner d'or Estérelle, il a construit une madrague dans le havre de Pormieu, et, en une seule fois, a pêché douze cents thons. Mais la fée dédaigne l'or : elle remonte à Calendal les prouesses de la chevalerie. L'heureux pêcheur se sent transformé ; il régale Cassis d'une fête où pullulent les jeux, les prix, les danses provençales. Partout Calendal est vainqueur. Cela ne satisfait pas Estérelle. En quête de nouvelles aventures, le Cassidien se met dans la tête, pour faire parler de lui, d'abattre les mélèzes du Ventour. Et il les déjuche. De là, venu dans la Nesque, il étouffe les ruches du Rocher de Cire, et, pour trophée, apporte à Estérelle un petit rayon de miel. Mais, celle-ci lui reproche durement ces destructions. Repentant, Calendal va en pèlerinage au bois de la Sainte-Baume. Il y rencontre les Compagnons du Tour de France qui s'y étaient rendus pour se battre. Le pêcheur, pris pour arbitre entre Soubise et maître Jacques, harangue fraternellement les combattants, et les ouvriers, touchés aux larmes, s'embrassent sur le champ de bataille. Estérelle, pleine d'admiration pour Calendal, lui fait enfin sentir qu'elle l'aime. Mais il reste encore au Cassidien d'autres vertus à acquérir, d'autres exploits à accomplir. Marque-Mal (*Marco-Mau*) et sa bande ravagent les environs. Hercule doit dompter le monstre. C'est ce que fait Calendal. Il s'empare du bandit et le conduit enchaîné dans la ville d'Aix. Le libérateur est reçu comme un prince. Il préside à tous les jeux de la Fête-Dieu, — la Passade, le Guet, les Chevaux-Frus, la Pique et le Drapeau. Calendal termine son récit par une radieuse échappée d'amour pur. Fou de jalousie, le comte Sévéran invite le pêcheur à son castel. L'intention du bandit est de corrompre la fidélité de Calendal. Au château d'Aiglun, le comte Sévéran offre au Cassidien un festin sardanapalesque suivi de danses lascives. Indigné, Calendal renverse la table, brave les convives et défie à la mort le comte Sévéran. Mais un des flibustiers donne au Cassidien un coup de Jarnac et l'envoie pourrir dans un cachot. Pauvre Calendal !... Ne le pleurons pas encore. Il est délivré par une des compagnes d'Estérelle et arrive sur le mont Gibal au moment où le comte Sévéran allait s'emparer de la princesse des Baux. Une grande lutte s'engage, et le chef de bandits périt de male-

mort au milieu d'un bois de pins incendié. Calendal devient l'heureux époux de la fée Estérelle qui n'est autre que la princesse des Baux elle-même, la petite-fille de Balthazar. Voilà le poème : nous devrions dire l'épopée ? Pourquoi le destin de *Calendal* n'a-t-il pas été aussi brillant que celui de *Mireille* ? L'œuvre serait-elle inférieure comme forme ? Pas le moins du monde. D'aucuns mettent même l'épopée du Cassidien au-dessus de l'idylle du Mas des Micocoules ? Mais alors ?... Alors, nous sommes ici de l'avis d'un maître dans l'art de bien dire (1). A *Calendal*, pour être bien compris, il faudrait la lecture sous les tamaris de la Provence, dans l'antique cité des Baux, au milieu des restes de toutes parts écroulés des châteaux de ses princes, dans ces chapelles sombres où ils dorment étendus et les mains jointes, oubliés de tous — excepté du poète qui les ranime par son génie. En ces conditions, on ressaisirait à sa source jaillissante toute l'originalité de cette œuvre, on en sentirait toute la sincérité, on se laisserait aisément entraîner dans ces grands courants d'idées et de sentiments chevaleresques qui traversent en tout sens le superbe poème de *Calendal*.

Et les *Isles d'or* ? Les *Isles d'or*, on peut les définir en deux mots : c'est le poète lui-même, avec ses émotions, ses joies, ses tristesses, ses regrets, ses enthousiasmes, ses douleurs et ses tendresses. Dans ce recueil d'odes, de ballades, de chansons, de contes, le poète a mis son âme, le meilleur de son être. Impressions et intimités. Cela échappe à l'analyse. Il vaut mieux déguster chaque morceau : on a ainsi double plaisir et tout profit. D'autant que les *Isles d'or*, comme *Mireille*, comme *Calendal*, sont pareillement un hymne à la Provence — évoquée dans son passé glorieux, dans sa vigueur actuelle, dans son génie fier et libre.

III

Frédéric Mistral a aujourd'hui 48 ans. Il est dans la double maturité, du talent et de l'âge. En lui surtout se vérifie —

(1) M. Delavigne, doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse.

car souvent l'axiome tourne au paradoxe — ce mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » On est immédiatement gagné par cette physionomie franche, ouverte, sympathique, par cette parole musicale, vivante et colorée, modeste parfois comme la violette de Saint-Sorlin, parfois enthousiaste et ardente, toute pénétrée des « chauds arômes du pays des orangers. » Mistral a conservé la mâle beauté de la jeunesse. Sa tête est régulière comme une médaille antique, expressive comme un camée moderne. Son œil, doux et profond, brille et s'anime, dès que le Midi est en cause. Il faut voir surtout, le poète déclamant lui-même les stances de la *Reine Jeanne*, ou modulant, de sa chaude voix de baryton, les couplets perlés de la *Chanson de la Coupe*, une de ses meilleures inspirations. C'est un charmeur.

La vie de Frédéric Mistral n'offre aucune péripétie dramatique et tourmentée : elle s'écoule, calme, limpide et lumineuse entre la poésie, la famille et l'agriculture. Né rural, rural il est resté. Le poète ne quitte sa chère Provence que pour aller présider, à Avignon, à Forcalquier, à Montpellier, à Béziers ou à Toulouse, les fêtes du Félibrige. Il a épousé pourtant une femme du Nord, une Dijonnaise ; mais il y avait en elle de la race de Provence. Ne fut-il pas une époque où les rois de Bourgogne avaient Arles pour capitale ?

Voici quelques détails biographiques sur l'auteur de *Mireille* donnés par lui-même dans la préface des *Isles d'or* :

Je suis né à Maillane, dit Mistral, en 1830, le beau jour de Notre-Dame de septembre.

Mes parents habitaient la campagne et exploitaient eux-mêmes leur bien patrimonial. Mon père, qui était veuf de sa première femme, avait cinquante-cinq ans lorsqu'il se remaria, et je suis le fruit de ce second lit. Mon pauvre père, — je l'ai perdu en 1855, dans ses quatre-vingt-quatre ans, — était ce qu'on appelle un homme du vieux temps.

Vers l'âge de neuf ou dix ans, on me mit à l'école. Mais je fis tant de fois l'école buissonnière que mes parents, avec raison, jugèrent à propos de m'envoyer dehors, pour couper court à mes escapades. Et l'on m'enferma dans un petit pensionnat de la ville d'Avignon, d'où l'on nous conduisait, deux fois par jour, aux classes du Lycée.

Mais un événement d'importance majeure, non-seulement pour moi, mais pour notre Renaissance méridionale, vient se placer ici. C'était en 1845. Au pensionnat où j'étais, un jeune homme de St Rémy, ayant nom Roumanille, entra pour professeur. Comme nous étions voisins de terres, — Maillane et St-Rémy sont du même canton, — et que nos familles se connaissaient de longue date, nous fûmes bientôt camarades. Roumanille, déjà piqué par l'abeille provençale, recueillait en ce temps-là son livre des *Pâquerettes*.

A peine m'eût-il montré, dans leur nouveauté printanière, ces gentilles fleurs de pré, qu'un beau tressaillement s'empara de mon être,

et je m'écriai : « Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ! » J'avais bien, jusque-là, lu quelque peu le provençal, mais j'étais ennuyé de voir que notre langue était toujours employée en manière de dérision. Il est vrai que j'ignorais encore les fiers poèmes de Jasmin. Roumanille le premier, sur la rive du Rhône, chantait dignement, dans une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur. Aussi nous embrassâmes-nous, et nous liâmes amitié sous une étoile si heureuse que, depuis trente ans, nous marchons de compagnie pour la même œuvre, sans que notre affection ou notre zèle se soient ralentis jamais.

Embrasés tous les deux du désir de relever le parler de nos mères, nous étudiâmes ensemble les vieux livres provençaux, et nous nous proposâmes de restaurer la langue selon ses traditions et caractères nationaux. Ce qui s'est accompli depuis, avec l'aide et le vouloir de nos frères les Félibres.

Les Félibres ! mot splendide, original, expressif, inoubliable. D'où vient-il ? Les philologues ont beaucoup disserté sur la matière ; mais leurs définitions boiteuses sont peu satisfaisantes. C'est un mot trouvé. Voici comme : le 21 mai 1854, sept jeunes hommes étaient réunis au châtelet de Fontségugne, là-bas, dans le Comtat, en face de cette autre fontaine poétique coquettement appelée par Théodore Aubanel « la grande roche blonde de Vaucluse » (1). Les sept jeunes hommes, Roumanille, de Saint-Rémy, l'organisateur et le chef de la pléiade, Mistral, de Maillane, Tavan, de Gadagne, Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Page, Aubanel, Brunet et Paul Giera, d'Avignon, tous embrasés pour le beau, tous enivrés de l'amour de la Provence, en une séance mémorable et solennelle, jetèrent les bases de la Renaissance méridionale. Il fallait un nom à l'association ; il fallait un nom aux poètes. Troubadours ! c'était splendide au moyen âge ; mais aujourd'hui c'était trop Malek-Adel, et depuis qu'on en avait abusé pour des sujets de pendule, cela frisait le grotesque. On cherchait, on tâtonnait, on ne trouvait pas. « Pour faire diversion, dit « Mistral, je vais vous lire des vers charmants. Ils sont d'un « vieil auteur du pays qui s'est amusé à paraphraser les principales scènes de l'Evangile. » Et Mistral lut l'épisode de Jésus enfant au milieu des Docteurs de Jérusalem. A la première strophe, le vieux poète s'exprime ainsi : « Dans le Temple, tout autour de l'Enfant qui parlait comme un Dieu, « étaient assis les Sept Docteurs de la Loi. » En provençal :

(1) Théodore Aubanel. *Discours pour l'Ouverture des Jeux-Floraux de Forcalquier*, p. 13 (Avignon, 1875, in-8°).

Li Set Felibre de la Ley. Felibres ! Felibres de la loi ! Ce fut un trait de lumières. Le mot magique était là. On le prit — le Felibrige était fondé. Séance tenante, fut délibéré le plan de l'*Armana prouvençau*, ce livre d'or de la Muse d'Oc, et fut improvisé le *Chant des Félibres*, la *Marseillaise* de la nouvelle pléiade, aux strophes vaillantes et vibrantes, mais toutes de joie, de paix, d'harmonie, et d'où ne s'exhale, comme de celles de l'autre, aucun souffle d'émeute :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire d'ou país !
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis :
Noste cèu blu, noste terraire,
Soun per nous-autre un paradis.
Sian tout d'ami galoi e libre ;
Que la Prouvènço nous fai gau :
Es nautre que sian li Felibre,
Li gai Felibre prouvençau ! (1).

Revenons à Frédéric Mistral. Dans la préface des *Isles d'Or*, le poète nous livre quelques autres détails biographiques intéressants à connaître. Ainsi, il fut reçu licencié en droit en 1851 ; mais Cujas et la Chicane avaient peu d'attraits pour lui. Jetant sur un buisson sa robe d'avocat, il retourna au mas de son père, et là, librement s'épanouit dans la contemplation de ce qu'il aimait : la splendeur de sa Provence. Puis, c'est l'histoire du poème de *Mireille*, paru en 1859, et celle du poème de *Calendal*, paru en 1866. Avec sa modestie ordinaire, Mistral nous dit peu de choses sur le succès de ses ouvrages, mais on n'a pas oublié l'ovation triomphale que leur fit le monde littéraire — et l'on sait que *Mireille* a fourni au grand compositeur Gounod le sujet d'un ravissant opéra. Les poèmes de Mistral ont été traduits en plusieurs langues — et, hier encore, une femme poète d'Outre-Rhin, M^{me} Dorieux, d'origine française, traduisait en allemand le chef-d'œuvre de l'*Escoulan d'ou grand Oumèro* (2). Notons,

(1) *Armana Prouvençau*, de 1855, p. 19.

(2) Cette traduction s'ouvre par un Prélude de toute beauté. Madame Dorieux y chante d'abord les gloires de l'antique Provence. Elle décrit ensuite les jours ténébreux — et arrive enfin à la Renaissance contemporaine et à Frédéric Mistral, qu'elle célèbre en ces vers magnifiques :

« Autour des ruines des châteaux, enlacées de lierre, déjà la fée provençale, la rose Estérelle, était apparue à maint adolescent, non

en passant, que Frédéric Mistral n'est pas seulement poète : il est savant, il est érudit, il est philologue. Il connaît le fond et le tréfond, la grammaire et l'histoire, la syntaxe et l'étymologie de la langue qu'il parle si bien — et, à l'heure actuelle, il en publie le *Dictionnaire*, publication monumentale, édifice de bénédictin, qui porte le nom de *Trésor du Félibrige* et qui, terminé, sera le Littré de toutes les langues romanes (1).

Pour clore ces digressions, empruntons encore à la préface des *Isles d'or*, ce récit plein de fraîcheur et de grâce, dans lequel le poète nous apprend comment son père connût la femme qu'il devait bientôt épouser :

Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abbattaient à la faucille. Un essaim de glaneuses suivaient les ouvriers et ramassaient les épis qui échappaient au râteau. Maître François, mon père, remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eut honte de glaner comme les autres. Il s'avança d'elle et lui dit :

— Mignonne, de qui es-tu ? Quel est ton nom ?

La jeune fille répondit :

— Je suis la fille d Etienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

— Comment ! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner !

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une nombreuse famille, six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, comme vous savez, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes fillettes, si vous voulez de la parure, gagnez-en ! » Et voilà pourquoi je suis venu glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le bon maître François demanda Délaïde à maître Poulinet, et Frédéric Mistral est né de ce mariage.

plus avec la lance et le bouclier d'or, mais vêtue de blanc et rêvant, avec une douceur majestueuse, par-dessus les prairies, le regard comme plongé dans une clarté prophétique.

« Enfin s'approcha, le cœur plein d'aspirations, son enfant favori, la jeune âme fortement trempée et en même temps ornée de toutes les grâces. Tel le soleil se dégageant des dernières vapeurs matinales, ainsi le visage de la fée se montra éblouissant et heureux, lorsqu'elle posa, sur la tête du jeune homme, la guirlande de lauriers.

« Comme on chanta alors dans les bosquets ombragés, sur les collines, dans les vallées et sur les prés fleuris ! Ce fut comme si l'époque de splendeur des troubadours eût recommencé. Les compagnons du gai savoir formèrent entre eux une noble alliance, et la contrée qu'enlacent les mers bleues devint une nouvelle Chanaan, décollant du lait et du miel. »

(1) En dehors de la publication de son *Dictionnaire*, Frédéric Mistral prépare un nouveau poème qui a pour sujet l'expulsion des Sarrasins de la Provence. Ce poème aura pour titre : *Guilhem dau Court-Nas*.

IV

Ne soyons pas ingrats, nous, méridionaux ; c'est à Frédéric Mistral, à ses travaux et à son génie, que nous devons cette Renaissance languedocienne qui a produit déjà tant d'atrayantes créations, et qui nous conserve les suaves idiomes dont nous avons été bercés sur les genoux de nos mères. Mais ne soyons pas injustes, non plus. A côté du nom glorieux de Mistral, il est équitable de placer les noms de deux poètes incomparables : Joseph Roumanille et Théodore Aubanel. Avant la réunion de Fontségugne, avant *Mireille*, Joseph Roumanille avait publié ses délicieuses *Margaridettes* ; il avait, dans *li Capelan*, *li Partejaire*, *la Ferigoulo* (1), habitué le peuple à aimer sa langue ; il en avait montré toutes les richesses, toutes les ressources, l'esprit, le sel, la verve, l'entrain, le parfum, la sève, la vigueur native et la saveur originale. Roumanille a été le vrai promoteur, le Pierre-l'Ermite et le Mazaniello pacifique de la nouvelle Croisade (2). Théodore Aubanel, lui, doit en être considéré comme le chevalier Roland. Il a le feu sacré, il a l'éloquence, et elle est de lui cette *Grenade entr'ouverte*, d'où s'échappent, en grains capiteux et en larmes sincères, la passion, la douleur, la foi, le sacrifice et l'amour ; il est de lui, pareillement, ce terrible drame : *Lou pan d'ou Pecat*, le pain du péché — du péché d'adultère, dont, au Grand-Théâtre de Montpellier, frissonna, frémit et palpita le poulx méridional. Quoiqu'il en soit, il nous la faut bénir cette Renaissance poétique, car elle fait mieux aimer, elle fait mieux connaître notre terre, notre Midi. Qu'il existe quelque chose de plus beau que cette terre, laissons-le dire à d'autres :

O fraire d'ou Miejour, leissas-lou dire en d'autre !

Aux siècles passés, avec ses troubadours, ses rois-poètes et ses cours d'amour, le Midi brilla d'un grand éclat. Mais un jour, vinrent les ténèbres (*l'escuresino*, selon le mot pittoresque d'Aubanel). Le Midi fut mutilé par les barbares soldats

(1) Ce sont des dialogues en prose qui parurent dans le journal *la Commune*, d'Avignon, en 1849. Roumanille, avec une verve endiablée, y faisait la guerre au socialisme d'alors et réfutait, dans un langage piquant et vrai, empreint de couleur locale, tous les sophismes en vogue.

(2) Armand de Pontmartin : Préface des *Œuvres en vers* de Roumanille (p. IX).

de Simon de Montfort. On a beaucoup trop vanté cet homme de fer. Que l'hérésie albigeoise fut un péril à la fois religieux et social, nous n'y contredisons pas. Le manichéisme était évidemment fatal à notre race, toute imprégnée de droiture et d'esprit chrétien ; il eut étouffé le génie méridional dans les mystagogiques promiscuités de nous ne savons quel socialisme oriental. On devait nécessairement le combattre. Mais ce n'était pas une raison pour tuer, brûler et envahir. On pouvait extirper le mal par d'autres moyens. Il y avait la plume, la parole, la persuasion, la prière et surtout l'exemple. Dans les choses de conscience, ces armes-là valent mieux que l'épée. Tout au moins, quand elles sont mises au service de la vérité, ne laissent-elles après elles ni larmes, ni ruines. Ce que ne fit pas la dague meurtrière de Montfort. Au surplus, pour les envahisseurs, la question religieuse était fort secondaire — et la preuve, c'est que toutes les villes libres du Languedoc, de la Provence, du Vivarais et du Bas-Dauphiné, quoique très-catholiques, comprenant que, sous le prétexte de la religion, se cachait un antagonisme de race, prirent hardiment parti contre les hommes du Nord ; la preuve encore, c'est qu'après la victoire, les conquérants ne se firent pas faute de se tailler des fiefs dans nos riches contrées. Aussitôt, sous la domination guerrière de ces grossiers soldats, le Midi vit s'éteindre pour un temps ce foyer incandescent de lumières, de poésie et de chevalerie galante qui lui avait valu la première place parmi les populations du douzième siècle.

V

Cependant, l'âme du Midi n'était pas morte. — On la retrouve, çà et là, en bonnet de grisette, en sarrau de paysan, en toque de clerc, accorte, éveillée, alerte, inspirant les couplets satiriques du Roudié de Rabastens, les fraîches idylles de Goudouli, les naïfs noëls du chanoine Saboly, les gais passe-temps de Bellaud de la Bellaudière, les mordantes épigrammes de Peyrot de Pradines, les Dialogues delphinois de Blanc-la-Goutte, les Fables vivaraises du prieur de Grospières et les contes languedociens du curé de Cellanove. En ces temps derniers, toutefois, des prophètes de malheur sonnaient son

glas, lorsqu'elle s'est révélée plus vivace et plus brillante que jamais. Les admirables poèmes de Jasmin (*Maltro-l'innocento*, *Françounetto*, *l'Abuglé de Castel-Culié*), les chansons de Desanat et de Victor Gelu, les *Castagnades* du marquis de La Fare-Alais, les *Souniareello* de Roumanille, les *Rosos e pimpanelos*, de Lucien Mengaud, furent le point de départ de cette Renaissance, et l'apparition de *Mireio* en montra la puissance et la force. Il y a vingt-cinq ans, cette force était un peu partout disséminée. *Mireio* triompha, le félibrige naquit, comme on vient de le voir, dans la célèbre agape de Fontségugne, et les éléments épars se groupèrent. Depuis cette date mémorable, des journaux dans la langue du peuple se sont fondés; on a multiplié les Jeux Floraux et les Fêtes latines; à Montpellier, s'est établie la Société pour l'étude des langues romanes; l'Université catholique de Toulouse, pour enseigner ces langues, a appelé du Gers le docte abbé Couture; dans l'*Armana provençau* et l'*Armagna cévenou*, le Cascarelet et le Bourgal, bons drilles et pas bégueules, ont recueilli les proverbes et les contes populaires; le Midi enfin a vu paraître, en dehors de *Calendau* et des *Isclò d'or*, *li Nouvè*, la *Campano mountado*, et *li Flour de Sauvi*, de Roumanille; *la Miougrano entreduberto* et *lou Pan dòu pecat*, de Théodore Aubanel; *la Farandoulo*, d'Anselme Mathieu; *lou Galoubet*, d'Hyacinthe Morel; *la Bresco*, de Crousilhat; *la Rampelado* et *la Jarjaiado*, de Roumieux; *Amour et Plour*, d'Alphonse Tavan; *Li Bourgadieiro*, de Bigot (de Nîmes); *lei Mouro*, de J.-B. Gaut (de Marseille); *lou Roumieu*, d'Octave Bringuier; *lis Amouro de Ribas*, par la félibresse du Caulon (1); *li Parpello d'Agasso*, de D.-C. Cassan; *lous Cants de l'aubo* et *Volo-Bioù*, d'Albert Arnavieille; *las Fados en Cevenos* et *las Mouninetos*, de Paul Félix; *lous Camisars*, de Gaussen (d'Alais); *lou Campestre*, de Jean Laurès; *las Flouretos de mountagno*, de Barthès; *la Cansoun de la Lauseto*, d'Achille Mir; le *Picambril*, de Paul Barbe; *las*

(1) Le Félibrige a même des adhérents à Paris. Sous ce titre significatif: *La Cigale*, une association s'est formée de tous les poètes, écrivains et artistes méridionaux qui habitent la capitale. La *Cigale* a ses réunions périodiques où, en langue du pays, on fête la Provence, le Dauphiné, le Vivarais, le Languedoc, la Gascogne et l'Aquitaine.

Vesprados de Clairac, de Gabriel Azaïs ; *mous Farinais*, de Castela, le meunier de Mautauban ; *li Carbounié*, de Félix Gras ; *mas Flours d'hyver* et *mas Balivernos*, de Roch Grivel, le tisserand de Crest ; *li Parpaïoun blu*, de Bonaparte-Wyse — sans parler d'une foule d'autres productions, toutes ayant leur attrait et leur valeur, dues aux héritiers directs d'Arnault Daniel, de Raimbaut de Vaqueyras, de Bernard de Ventadour, de Raymond de Miraval et de ce Pierre Vidal, de Castelnaudary, qui, le premier, obtint aux antiques Jeux Floraux de Toulouse, la « Joye de la violette » pour son Cantique à la Vierge. La perle était à jamais dégagée de sa canque — et, grâce à Frédéric Mistral, grâce à la pléiade qui le reconnaît justement pour maître, elle rayonne dans toute sa gloire. L'idiome méridional a dans chacun de nos départements ses fervents et ses félibres — et que ces félibres s'appellent Azaïs ou Arnavielle, Mathieu ou Tavan, Roumieux ou Mir, Félix Gras ou Melchior Barthès, Aubanel ou Roumanille ; que ses fervents se nomment Gustave d'Hugues ou Léonce Couture, Noulet ou Gatien-Arnoult, Henri de Bornier ou Alphonse Daudet, Paul Barbe ou Charles Deloncle, Jean-François Bladé ou le comte de Toulouse-Lautrec, Charles de Tourtoulon ou Adolphe Roque-Ferrier, Combettes-Labourelie ou Berluc-Pérusis, Lieutaud ou Villeneuve-Esclapon, Egger ou Mary-Lafon, Paul Meyer ou Camille Chabanneau, Albin Mazon ou Léon Védel, Henry Vasschalde ou Chaussinand, A. Lacroix ou Jules de Saint-Rémy, Gustave Brunet ou Léonce Destremx, l'abbé Constant ou André Dufaut, Arnal de Naves ou Louis de Laincel, Paul d'Albigny ou même (qu'on nous pardonne cette patriotique prétention) celui qui écrit ces lignes, c'est toujours la même langue, la *lengo mie-journalo*, dont le verbe fécond et robuste, des Alpes aux Pyrénées, de la Méditerranée à l'Océan, vibre, rit, pleure et chante.

VI

Des aigrefins pourront trouver que nous parlons des Félibres avec un certain enthousiasme. Que voulez-vous ? On n'a pas pour rien du sang méridional dans les veines. Oui, nous tous,

Enfants des chauds soleils, nourris du sang des vignes, nous l'aimons notre Midi d'un amour passionné, chaleureux, filial ; mais cet amour, très-naturel, n'amoindrit en rien notre amour pour la France. Faut-il, à ce propos, réfuter les sottises calomnies dont Mistral et, avec lui, tous les Félibres ont été plusieurs fois l'objet ? Chose triste à dire !... Obéissant à nous ne savons quelles misérables passions politiques, des gens se sont rencontrés qui ont osé accuser Mistral et son école de prêcher le séparatisme, de chercher à briser l'indestructible faisceau de l'unité nationale, de mépriser la langue française, de détester la France, en un mot de n'être point Français. C'est idiot, n'est-ce pas ? Et pourtant, la calomnie s'est étalée, pédante et lâche, dans des journaux de haine, sur la chaire professorale, à la tribune même. Les Félibres détestent la France, eux qui terminent toutes leurs réunions félibrenques par un « brinde » entraînant et patriotique à « la Mère commune ! » Mistral séparatiste, lui qui a écrit le *Tambour d'Arcole*, lui qui, dans *Mireille*, fait dire au roi René : « France, conduis ta sœur ; tu es la force, elle est la beauté ! » Les Félibres méprisent la langue française, la langue de Pascal et de Molière, de Voltaire et de Saint-Simon, alors que la plupart d'entre eux l'écrivent à la perfection, alors que Mistral, par exemple, a, pour la traduction de ses poèmes, obtenu les suffrages de Lamartine, de Théophile Gautier et de Sainte-Beuve ! Les Félibres enfin pas Français... Non ! l'accusation est par trop niaise — et c'est perdre son temps que de faire à de pareilles clabauderies l'honneur d'une réfutation. Laissons miauler les chouettes. Il est vrai qu'il tend à se former aujourd'hui une seconde France, dans la grande France, une France oppressive et tyrannique, une France sans Dieu, sans poésie, sans idéal. De cette France-là, Frédéric Mistral n'en est pas, les vrais Félibres n'en sont pas ; mais il est, mais ils sont tous de la France spiritualiste et chrétienne, très-généreuse et très-libérale, dévouée au vrai, passionnée pour la justice, éprise du beau, respectueuse du passé, améliorant le présent, préparant l'avenir, toujours fière et toujours digne de ses destinées providentielles. Qui de nous, à la vue de son clocher natal, n'éprouve du saisissement et de l'émotion ? Est-ce que cet amour de la petite patrie nous empêche d'aimer la

grande ? Et les deux amours ne sont-ils pas parallèles ? Les calomniateurs n'en doutent nullement ; mais ils savent bien ce qu'ils font. En Frédéric Mistral et les Félibres, ils visent tous les amis de la Renaissance méridionale qui ne s'enrégimentent pas dans les phalanges de l'insurrection contre les vieilles croyances. Ils veulent transformer le Midi chrétien en Midi athée, — comme qui dirait un ciel sans soleil. Vous figurez-vous cela, vous autres ?

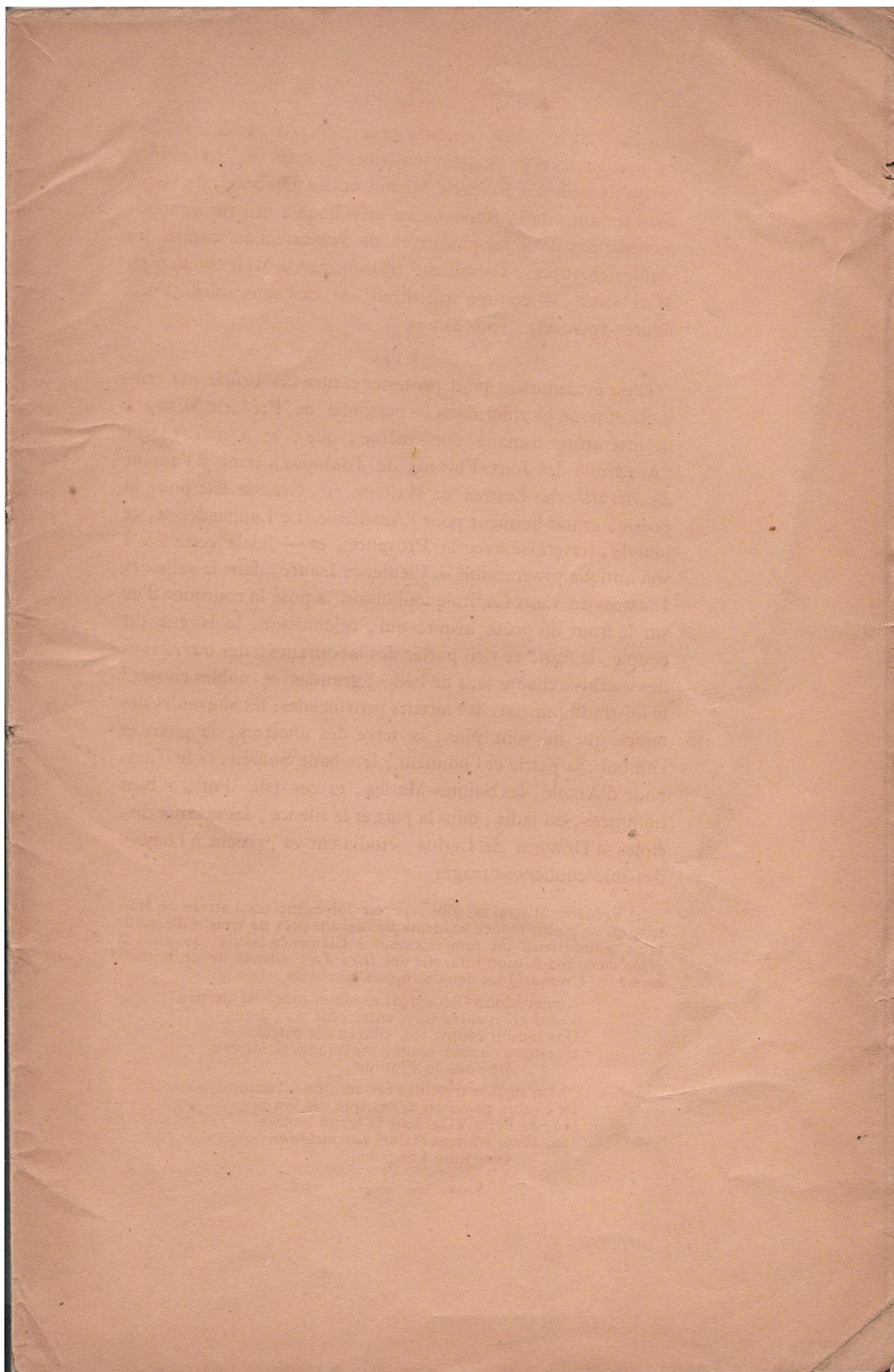
VII

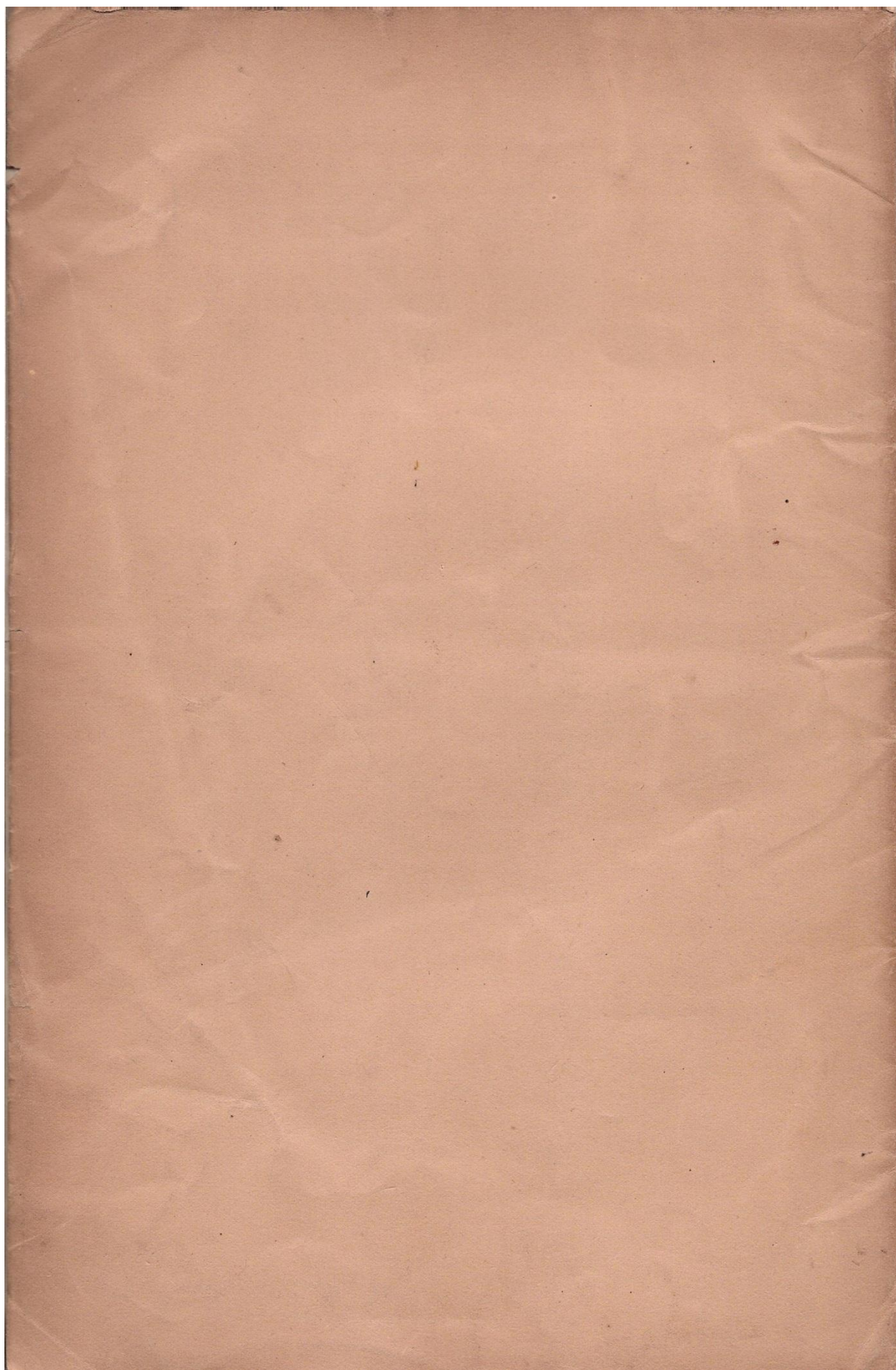
C'est évidemment pour protester contre ces bruits malveillants et pour glorifier dans la personne de Frédéric Mistral, la littérature romane elle-même, que, le 3 mai 1879, l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse a remis à l'auteur de *Mireille* des Lettres de Maîtrise (1). Grande fête pour la poésie, grand honneur pour l'Académie. Le Languedoc a, ce jour-là, fraternisé avec la Provence, et — fidèle cette fois à son antique programme — Clémence Isaure, dans la salle des Illustres du vieux Capitole toulousain, a posé la couronne d'or sur le front du poète inspiré qui, rajeunissant la langue du peuple, le franc et viril parler des laboureurs, des ouvriers et des marins, chante tant de belles, grandes et nobles choses : la foi traditionnelle, les mœurs provinciales, les souvenirs des temps qui ne sont plus, la terre des ancêtres, la gloire et l'amour, la patrie et l'honneur, le « baïle Suffrèn », le Tambour d'Arcole, les Saintes-Maries, et ces Isles d'or, si bien nommées, ou jadis, dans la paix et le silence, les savants disciples d'Honorat de Lérins, étudiaient et priaient à l'ombre des micocouliers sauvages.

(1) Frédéric Mistral est allé recevoir lui-même ses Lettres de Maîtrise et, en pleine séance académique, devant près de trois mille auditeurs, a improvisé un remerciement à Clémence Isaure, qui aura sa place dans une édition nouvelle des *Isles d'or*. Citons de ce Remerciement (*Gramaci*) les deux strophes suivantes :

E vuei, dono Clemènço, es moun tour ! Me destrio
Vosto gràci entre vint, entre cènt majourau
Que lauson coumo iéu, eilavau, la patrio...
E, trop d'ounour segur ! me dounas la Mestrio
De vosti Jo Flourau.

Oh ! n'en siéu trefouli ! car eci, dins Toulouso,
De l'aubre peirenau m'enarque sus lou to ;
Iéu, de Pèire Vidal ause la lengo blouso !
Iéu, sènte boulega l'istori espetaclouso
Dou libre Lengado !





Scanné par Alain Auzas le 30 septembre 2011.